



**GRAND MARIN**

**DINARA  
DRUKAROVA**

## ECRAN TOTAL

15 au 28 FEVRIER 2023



1h 24min /  
France, Belgique, Islande

[Dinara Drukarova](#)  
D'après le roman de  
[Catherine Poulain](#)

Avec [Dinara  
Drukarova](#),

[Sam Louwyck](#),

[Björn Hlynur  
Haraldsson](#)

Rouge International  
productions  
Rezo films distribution

Lili a tout quitté pour partir au bout du monde réaliser son rêve : pêcher sur les mers du Nord. Elle persuade Ian, capitaine de chalutier, de lui donner sa chance et s'embarque sur le Rebel. Solitaire et insaisissable, celle que l'on surnomme « moineau » est la seule femme de l'équipage. Mais sous une apparente fragilité Lili est déterminée à aller jusqu'au bout de sa quête et défendre sa liberté.

« De l'expérience-limite et de l'expérience des limites. Voilà le film qui revendique de faire la différence entre la première, réservée aux touristes souhaitant se vanter d'avoir vécu l'extrême, et la seconde, qui nous cogne à tous les sens du terme : humain, physique, philosophique, métaphysique. Tout comme Catherine Poulain dans le roman d'origine qu'il nous fait vivre avec une vibrante fidélité, *Le Grand Marin*\*, Dinara Drukarova livre ici un premier long-métrage hypnotique, dur et somptueux.

Première de ces limites, celle des confins dans les immensités des mers du Nord dont le moindre paysage semble fait pour agrandir le regard, l'âme, l'humanité. Saisies dans la lumière presque glacée de Timo Salminen, chef-opérateur familial d'Aki Kaurismäki, faisant claquer le rouge de la moindre balise, le jaune du plus petit tuyau sur le gris du plomb de la mer, elles remplissent pleinement le vœu de la réalisatrice comme de l'écrivaine, nous confronter à cet inconnu, cet infini qui s'avère finalement être notre état intérieur : « Connaître des jours, des nuits, des aubes belles à en renier son passé, à y vendre son âme »\*\*. Dès le départ, *Grand Marin* signe l'impératif catégorique du cinéma en demeurant strictement impossible à comprendre sur petit écran. Et signe en même temps un *sea movie* qui dynamite la perception du temps et de l'espace. Sentiment qu'il est impossible d'aller plus loin. Après, ne reste plus qu'à *sauter* ou à *voler*, confie le personnage principal, Lili interprété par Dinara Drukarova elle-même.

**Montage énergique, casting rugueux, lumière et décors loin des cartes postales, musique organique et onirique de Jean-Benoît Dunckel, cofondateur du groupe Air, réalisation qui relève de la prouesse physique et morale, *Grand Marin* transmet le grand souffle physique et métaphysique qui le porte, du début à la fin, et nous transporte longtemps après. Danielle Lambert, *Cultureaupoing***



*Copyright Slot Machine*

Que quitte Lili pour se mesurer à l'inconnu sans fin de la pêche dans le Grand Nord, elle qui n'a ni licence de pêche ni jamais pêché ? Qu'abandonne-t-elle pour se livrer, sans papier, sans mari, sans contrat de travail, dans ce petit chalutier à un monde d'hommes régi par la seule loi de la mer et du skipper ? Nous ne le saurons pas et pour cause. Lili surnommée le Moineau ne se limite à aucun *avant* ni aucun *après*, tout entière dans un *pendant* exténuant, violent, harassant. Qui sait d'où vient un moineau et où il va ? « Je ne veux plus mourir d'ennui, de bière, d'une balle perdue. De malheur. Je pars » écrivait Catherine Poulain qui a effectivement affronté la pêche en Alaska pendant dix ans.

**Catherine Poulain** commence à voyager très jeune en France comme à l'étranger, employée dans des conserveries de poissons en Islande, à l'usine, ou aux travaux agricoles en France et au Canada. Elle vit deux ans en Asie et devient barmaid à Hong Kong, travaille sur des chantiers navals aux États-Unis, pêche durant 10 ans en Alaska avant de se faire expulser. Elle partage aujourd'hui sa vie entre les Alpes de Haute-Provence et le Médoc où elle est respectivement bergère et ouvrière viticole.

***Le Grand marin* (Editions de l'Olivier, 2016) son premier roman, est un récit inspiré de sa propre vie, quasi autobiographique qui raconte l'aventure polaire dans laquelle s'engage Lili, partant pêcher au loin, dans le vent, la glace et les tempêtes. Un périple sur la dangerosité du métier de marin, sur les tranches de vie partagées, mais aussi sur la liberté, et l'amour qui point bientôt. Ode aux grands espaces et chant intime de l'aventure, du dépassement, de l'attachement à une terre et aux hommes, Le Grand marin recevra, entre beaucoup d'autres, le prix Ouest France Étonnants Voyageurs. Il est actuellement en cours d'adaptation pour le cinéma.**

La fin d'année 2018 signe le retour de Catherine Poulain sur la scène littéraire, pour son second roman, *Le Cœur blanc*. On y plonge au cœur de la vie des saisonniers, dans un petit vil-

lage du Vaucluse. C'est l'histoire d'une amitié, peut-être d'un amour, celui de Mounia, kabyle, et Rosalinde, allemande. Inspiré de ses expériences personnelles en tant que saisonnière en Provence, ce roman croise les histoires de ces travailleurs agricoles immigrés, travaillant sans broncher dans des conditions difficiles, dans les années 80-90. Livre des corps à la dure, du désir terrible, du « sale désir », *Le Cœur blanc* témoigne comme *Le Grand Marin* avant lui de la capacité de Catherine Poulain à mettre en jeu la sueur et la poésie, dans la mêlée des vivants.

---

Nue comme l'enfant qui vient de naître, Lili n'est pas sans rappeler l'expérience de l'exil et du dénuement d'un certain Diogène, son cosmopolitisme, sa discipline spartiate, son extrême frugalité, son rejet de l'amour, de toute identité ou convention sociale comme du plaisir frivole. Même entourée de marins ivres morts dans un bar, Lili demeure une ascèse. Une fragile mais violente quête de liberté. Encore ne recouvre-t-elle aucune morale philosophique qui deviendrait à son tour un carcan. Juste un constat : « *Les murs me rendent folle* ». Aucune limite non plus à la brutalité des hommes comme en écho à la violence des éléments. Le grand bateau se veut le royaume de la misogynie, du machisme, de la loi du plus fort qui n'est jamais la plus forte. À qui voudrait voir dans le film comme dans le roman une lutte féminine dans un monde de virilité salée, l'héroïne oppose une acceptation muette quasiment christique, celle-là même de Catherine Poulain, fille de pasteur. Le but est ailleurs, au-delà. Il s'agirait plutôt d'une quête, insatiable, celle d'un absolu comme dans *Moby Dick*. Voire d'un appel, à quitter la terre ferme, à rejoindre un au-delà qui puisse percuter un

principe de réalité. Ou la mort. Ou les deux.

Tendue vers le seul but dans le seul but de survivre à chaque seconde, dans cette économie de parole et de geste qui ne s'encombre pas même d'un au revoir à la fin du voyage ou d'un sourire au début, *Grand Marin* nous plonge dans une sorte de film d'action ou d'angoisse en saisissant en gros plan le danger permanent du filet qui peut s'enrouler autour de la cheville et vous précipiter en mer, du câble se déroulant si furieusement qu'il déploie une gerbe d'étincelles, de l'ancre qui ne demande qu'à vous amputer d'un doigt, de l'arête de poisson empoisonnée qui peut signer votre arrêt de mort, le tout sur un rythme infernal. Sans aucune recherche d'effet, par la vertu d'un cadrage serré et d'un montage au cordeau, en restituant le mélange d'hypervigilance, d'adrénaline et de puissance physique qu'exige la pêche en mer du Nord, le film s'avère haletant, hormis les scènes salvatrices d'escale sur terre, de prise de quart nocturne, de vue qui se perd hors champ, là où un ciel bas et lourd se confond avec la mer haute et tourmentée.

Ne se laissant guère enfermer dans une définition ou une filiation cinématographiques, se cherchant plutôt un imaginaire littéraire aux côtés des Jack London, Hubert Melville ou Joseph Conrad, *Grand Marin* se veut à l'image de son personnage principal : une énigme. Frémissante et secrète, au bord du mutisme, fragile et déterminée, Dinara Drukarova n'est pas sans rappeler pour qui l'a vue, l'écrivaine Catherine Poulain qui avait choisi d'être bergère, nomade avant de tout quitter pour l'Alaska. Né de l'amitié entre les deux femmes, *Grand Marin* se veut aussi le témoignage de multiples fidélités. Fidélité à elle-même de Dinara Droukarova qui, depuis le météorite *Bouge pas, meurs, et ressuscite* de Vitali Kanevski (Caméra d'Or à Cannes en 1990) semble n'avoir rien perdu de sa farouche authenticité. Fidélité à ses choix artistiques : actrice dans *Depuis qu'Otar est parti*, *Gainsbourg (vie héroïque)*, *Amour, Trois souvenirs de ma jeunesse*, *Compartiment n°6*, elle réalise en 2006 son court-métrage *Ma branche toute fine* (2006).

Il est bouleversant de la retrouver plus de vingt ans après dans l'interview figurant dans le DVD\*\*\*\* de *Bouge pas, meurs, et ressuscite*. Filmée par Pascal Mériageau, tout heureuse d'avoir manqué une année d'école pour vivre cette « aventure » et, déjà, décrivant fort bien la volonté du réalisateur, sa façon de filmer en « attrapant des moments de naturel ». Dans le cinéma depuis l'âge de dix ans, Dinara Drukarova transparaît tout entière comme réalisatrice et actrice principale de *Grand Marin*, avec sa farouche authenticité, l'affirmation de son désir de liberté, son goût du risque. Pour mener à bien son projet, elle n'a pas hésité à multiplier les stages de pêche, à affronter la complexité d'un tournage en mer — complexité des assurances, de la limite du nombre de personnes sur un bateau, des gestes très techniques exigeant la présence de véritables pêcheurs, d'un format scope difficile en intérieur.

\*Éditions de l'Olivier, 2016

**Ce que l'on retient avant tout, face à une nature islandaise majestueusement photographiée par le grand Timo Salminen (le chef op habituel de Kaurismäki), c'est la mine butée ou rayonnante, le corps frêle mais résistant, la voix obstinée et cinglante de l'actrice-réalisatrice.** *Positif*

Découverte en 1989 dans *Bouge pas, meurs, ressuscite*, Dinara Droukarova signe son premier long de réalisatrice en adaptant le roman de Catherine Poulain publié en 2016. Et elle en campe aussi le personnage central qui a largué les amarres au sens propre comme au sens figuré pour vivre son rêve : pêcher sur les mers du Nord. Et ce film ressemble à la comédienne qu'elle est : pleine de mystère et d'une grande densité. Ce portrait de femme ne livre au fond jamais tous ses secrets, laisse le spectateur remplir les blancs, reste à bonne distance des blessures intimes et de l'incapacité de son héroïne à dire les choses. Et il célèbre le geste d'une femme qui fait le choix d'aller au bout de la liberté, malgré l'incompréhension des autres, y compris des plus tendres avec elle, avec la certitude qu'elle a plus à gagner qu'à perdre. Le tout dans un bel écrin de lumière composé par le chef op' de Kaurismäki, Timo Salminen.

*Première, Thierry Chèze*

Dinara Drukarova a choisi de travailler avec le directeur de la photographie **Timo Salminen** (collaborateur des films d'Aki Kaurismaki) avec qui elle avait déjà tourné son court métrage *Ma branche toute fine*. *"Notre complicité s'est construite à ce moment-là. Entre nous il y a une sorte d'évidence, on se comprend parfois à travers un simple regard. C'est très intuitif. Timo est mutique, ne parle presque pas ; il s'exprime à travers ses images. Tout ce qu'il filme est d'une extrême beauté."* *"Pour moi c'est un poète de l'image – et la poésie au cinéma est ce qui m'importe le plus. Je m'intéresse à l'émotion, au questionnement, à la beauté et la simplicité."*

**Dinara Drukarova et Timo Salminen** ont tourné en format Scope pour saisir la mer d'une façon plus naturelle, mais aussi parce que les cabines des chalutiers sont très basses (sept personnages devaient parfois entrer dans le cadre). La cinéaste ajoute : *"Aussi parce que les paysages islandais sont plus beaux en ce format et pour saisir les belles couleurs des maisons et des bateaux."*

*"Ce sont mes nouvelles productrices, Marianne Slot et Carine Leblanc, qui avaient des contacts en Islande et qui ont eu l'idée de « déplacer » le tournage là-bas. Les paysages islandais procurent un fort sentiment d'évasion – avec ses petits ports de pêche du bout du monde, la mer infinie – mais c'est plus que ça..."*



Copyright Slot Machine

*"Ces paysages parlent à notre inconscient. Ils permettent de débloquer notre pensée et notre mouvement intérieur. J'ai beaucoup songé aux tableaux du peintre Turner. Quand je suis face à ses toiles, ce n'est pas la mer que je regarde, c'est à l'intérieur de moi-même", se souvient Dinara Drukarova, en*

*ajoutant : "Le premier plan du film montre mon héroïne de dos, en train de contempler une mer calme et hypnotique qui résonne en elle comme l'appel des sirènes dans l'Odyssée... C'est l'infini, mais il renvoie aussi à son état intérieur : un sentiment de solitude chevillé au corps, et en même temps un magnifique désir d'évasion."*

Dinara Drukarova et le chef décorateur Heimir Sverrisson ont conçu et trouvé les décors qui ont donné vie à un monde dont la réalisatrice rêvait (le bar, le port, le hangar), allant de pair avec une esthétique délabrée (bien loin de l'image carte postale que l'on peut avoir de l'Islande).

Pour la musique, le compositeur Jean Benoît Dunckel (co-fondateur du groupe Air) a recherché des sonorités qui ne fassent pas "

Grand Marin, c'est beaucoup comme le culte de l'ellipse. Cette absence de connaissances de son passé, de son passif même, vient aussi nous démontrer que Lili, c'est en fait toutes les femmes. Le spectateur ne la jugera ni ne la jugera car elle était ceci, ou avait fait ça. Comme les marins qu'elle va croiser sur son chemin, on prend Lili comme elle est, comme elle vient. Le sac à dos, être eu milieu de nulle part, ne connaître personne, le sandwich pain de mie, les pièces de monnaie qu'elle décompte, comme on irait sur son appli bancaire... On devine tout de suite une habitude à la galère, choisie ou pas, une vie rude en tous les cas, qui ne peut se faire autrement que dans l'absence de projections, une forme d'immédiateté, une errance affective.

Le film est tout sauf une carte postale, il existe dans Grand Marin, comme une authenticité, une émotion, une envie de toucher à travers des images et des décors, qui viennent comme une démarche artistique et parfois quasi documentaire. La torpeur que l'on y trouve peut paraître comme des longueurs pour les non-initiés, mais c'est surtout une affaire de vérité du rythme, et d'un contemplatif jamais lassant.

Lili est sans attaches, « les murs la rendent folles », dit-elle à un moment. La mer liberté, c'est l'infini et le contraire de l'enfermement, seule à cet endroit et dans ce moment, elle se sent terriblement vivante. Elle préfère encore prendre le risque de se noyer, de mourir libre, plutôt que de vivre entre 4 murs dans une résidence pavillonnaire.

Grand Marin, c'est comme une douce caresse, il faut se laisser porter, bercer, et face à la mer, on partagera alors avec Lili presque corporellement nous aussi cette universelle aspiration de liberté. <https://leschroniquesdecliffhanger.com/2023/01/09/grand-marin-critique/>